



Florence de Moreau de Villegas de Saint-Pierre

Une châtelaine dans les tranchées

Racine

Lingère ou propagandiste ?



Portrait de Maria en infirmière

Non seulement, elle ne parait pas, l'air d'un duc de Vendôme, à Calais...
 « Examinez l'entree :
 - Savez-vous coudre ?
 - Non !
 - Nous cherchons une lingère. Vous Elle y passera six semaines qui elle Suis sentit regarder au docteur Diga...
 c'est à cette époque que naquit son...
 t'elle...
 Elle vint aussi en aide aux réfugiés...
 Qui n'a pas vu cet exode, qui a...
 Calais d'un de ces trains bondés...
 minis, n'a pas connu l'un des at...
 de la guerre. Dans ces trains...
 de vieux hommes, de femmes et...
 cotons, ni vitres, ni aération...
 ont surgi dans chaque compartiment...
 ont sauvé de leurs démentes... »

preuves. Mais elle hésite pour trois raisons. Tout d'abord pour le risque qu'elle serait prise à sa famille restée en pays occupé. Ensuite parce qu'elle devrait abandonner ses infirmières déjà en route pour le front. Enfin parce que « cette bourgeoisie des Flandres » qu'elle n'avait fait qu'entrevoir « déjà lui colle à la peau ».
 Elle demande alors conseil au général de Grunne qui commande, à l'époque, la place belge du Havre. Il lui dit : « Remettez-vous en à Dieu ». Ainsi dans de bonnes mains, elle profite pleinement du confort de l'hôtel où se succèdent les mondaines de son rang.
 « Oh ! La belle chambre chauffée, les draps fins, la baignoire ! Depuis si longtemps, je n'ai plus rien vu de pareil ! D'un élan irrésistible, je salue dans la baignoire. Ah ! Ne plus jamais en sortir ! Quel rêve ! J'y trempe mon unique chemise et la mes secher sur le radiateur.
 On frappe :
 - M. le ministre des Affaires étrangères demande madame l'Infirmière.
 - Elle est dans son bain.
 - Toc, toc - Le ministre des Colonies voudrait parler à madame l'Infirmière.
 - Elle est dans son bain.
 - Toc, toc - M. Carton de Wiart fait dire...
 - Zut ! J'aurais dans mon bain !
 - Toc, toc - M^{me} Davignon attend madame pour le dîner. Vite, ma chérie, est-ce que, mon pauvre costume d'infirmière brosse. Je dégringole les escaliers. »

Et les jours se suivent à la lingère de l'hôtel où seules ses astucieuses relations de femme du monde lui permettent de sortir de la monotone ambiance.
 « Très aimablement, le ministre et M^{me} Renkin m'invitent avec eux au Havre, où M. Carton de Wiart m'a invité à passer deux jours à l'hôtel de Sainte-Adresse. Il desire endurer avec moi la proposition de m'envoyer en Italie, faire officiellement une tournée de conférences de propagande. Le projet est séduisant. La mauvaise lingère que je suis aimerais tant se rendre utile !
 Maria devait avoir pour mission de travailler l'opinion publique malheureuse par le récit d'anecdotes commises par les Allemands pour décider le pays occupé hésitant à entrer dans le conflit. Elle devait citer des noms, donner des

M^{me} X la questionne avec indulgence :
 « Vous ne travaillez pas ?
 Une autre demande en souriant :
 « Quelles sont les nouvelles ?
 « J'ai envie de crier : je sais une nouvelle : il y a la guerre ! La guerre !
 Hélène Davignon, compréhensive, m'emmène dans un coin du hall, tandis que ces dames chuchotent : "Elle n'est pas intéressante". »

Hôpital du duc de Vendôme

À Calais, à l'hôpital du duc de Vendôme, « la vie coque-grière ». Maria est malade avec Louise d'U...
 dans une maison rue Volha. « C'est fort sale mais les lits sont bons et il y a une collection de matelas sur lesquels nous pouvons offrir l'hospitalité à des amis. »

C'est ce qu'elle fera pour son cousin Fritz Wyckerslooth, arrivé malade, paralysé et fiévreux. Il attrape un rhumatisme aigu. Maria l'hospitalise quelques jours chez elle...
 « Il reçoit alors l'ordre d'aller se présenter aux autorités médicales. Pendant quelques jours, je suis sans nouvelles.
 Le 7 janvier 1913, Maria reçoit de sa part un billet griffonné : « On m'a enfermé dans un bateau de typhiques, dans le port de Calais. Sauvée moi !
 Maria file pour Dunkerque demander aux autorités médicales un ordre de rapatriement.
 « Et le soir, à Calais, par une pluie battante, une lanterne électrique à la main, je m'en vais errer dans le port où il n'y a pas de lumière. Je trouve le bateau des typhiques et y entre comme dans un moulin ; ce que ça pue !
 Ils sont tous là, par terre, couchés sur des matelas, les uns à côté des autres, tout habillés. »

Je mets ma lanterne sous le nez de chaque endormi et je reconnais mon pauvre Fritz.
 Transport de joie ! Je l'excite, car on le loge ?
 Mais je lui remets son ordre de marche. Il est sauvé. C'est un malentendu.
 Et je m'en vais, sans avoir vu un gardien ou un infirmier, par des torrents de pluie... »

Plusieurs fois, à l'hôpital du duc de Vendôme, la visite de l'inspecteur général du service de l'armée belge en campagne, le général Mélis, avait été annoncée.
 Après quelques fausses alertes, « elle est là, enfin, cette fameuse inspection » qui sera un vrai tournant dans la vie de Maria.

« L'hôpital est en em. On passe les salles et les malades au plafond, on cache les crasses et comme il ne fait pas froid, les feux sont éteints et les pelles servent de caches aux... pantoufles écrites des malades !
 Et savez-vous ce qu'il y avait sous les couvertures des blessés que l'on avait tous couchés fute de vêtements convenables ? ... Il y avait tout ce qui traînait dans les salles : les godillots, les brosses, les pipes, les nippes, les vases et les Jules à l'oreille cassée. Tout ça sous le paves des beaux couvre-lits, bien propre et bien rendu, don de SAR le duc de Vendôme.
 À cette occasion, le corps médical sort des uniformes variés et multicolores, des képis introuvables. Les infirmières parisiennes apparaissent, ce jour-là, délicieuses, avec une pointe de rouge aux pommettes, un rien de timide, un nuage de poudre et des boucles comme des fraises. »

« Et Maria note avec humour : « Il ne manque que la musique d'Offenbach !
 Arrive enfin le général Mélis, magnifique et approbateur. Il passe l'inspection avec l'état-major médical qui le suit par rang hiérarchique. Et on rentre ! »



Désastre Mélis, inspecteur général du Service de l'armée belge en campagne

Lingère ou propagandiste ? 43

42

Je lui réponds :
 « Dites-moi que toute cette question de fonder ou de commander, toutes ces discussions ne sont égales. Je veux bien être la dernière des infirmières, ou m'en aller. Mais les gens de Poperinghe crévent faim de sons et d'argent. Qui on donne de l'argent ?
 Maria nous révèle ici tout la détermination avec laquelle elle va mener son projet. Consistait de ses propres capacités comme infirmière, de son expérience à l'ambulance de Chevignee et de la qualité de son carnet d'adresses, elle surmontera tous les obstacles.
 « Extérieurement, irritable comme un volait par les raquettes administratives, je rentre à l'hôtel des Arcaides et me couche. Oh ! dormir... Pan ! Pan ! On frappe à la porte.
 - Vite, descendez dans les caves !
 Et tout à coup ce sont des hurlements formidables de sœurs, « la vache et le veau ! comme on les appelle ! Puis, c'est l'éclatement des bombes mêlées aux coups des canons de la défense.
 Dans la cave résonnent les cris aigus d'une femme qui serre contre elle des petites poupées fêchées qu'elle appelle « Nénette et Rimitin ». Cinquante bombes tomberont et tuent six personnes. »

Ambiance du front
 Le 29 janvier 1913, Maria arrive à 15 heures à Poperinghe. Elle découvre un décor qui deviendra, au fil des années, de plus en plus humaine, où les pluies d'obus et de shrapnells ont redonné le paysage à un univers de cratères, remplis d'eau dans lesquels pourrissaient les cadavres que l'on n'avait pas enterrés.
 « Les soldats endormis pendant que nous, dans les abris et les tranchées du secteur d'Ypres, n'ont eu, comme perspective, que le No man's land, désert de boue, avec ses entonnoirs remplis d'eau glauque et ses troncs d'arbres décapités, levant vers le ciel les bras désespérés de leurs branches nues...
 Un été, les Anglais y ont aperçu quelques coquelets... vestiges de ce qui avait dû être, un jour, un champ de blé. Ils ont vu et crié leur, vaine des champs, getman dans le sol nourri des cadavres de leurs compatriotes, le sanglant Popy emblème de la guerre des Flandres. »
 Ce qui va immédiatement impressionner Maria dans ce décor martyrisé, c'est l'ambiance incroyable qui y règne. On paraitrait, la joie, la jeunesse et le sentiment patriotique dominent toutes les autres émotions. Dans une conférence qu'elle donnera à Bruxelles et qui

« s'intitule « Comment ils meurent », elle décrit parfaitement cette atmosphère :
 « Si la mort au front est chose quotidienne et naturelle, si elle est triste par elle-même, son ambiance pendant la guerre ne l'est pas.
 Vivant dans cette atmosphère, sachant la mort latente, présente devant et derrière lui, sous la terre et dans le ciel, dans l'eau et dans l'air, le soldat s'y habitue... Il est gai !
 Même ceux qui le soupirent sont gais ! D'une franche gaité, entretenir par une vie active, fouettée à chaque instant par l'imprévu des situations opposant soudainement le comique au tragique et faisant jaillir, au coin des lèvres, un éclat de rire.
 Cette gaité, intense et fraîche sous les bombes et les obus, est phénomène très curieux. Il s'en va en ondes décroissantes vers l'arrière où le limon de ceux qui ne meurent point, mais qui critiquent et grognent, attire peu à peu ces eaux claires. »
 « La jeunesse des soldats aussi était leur force. Une jeunesse inconsciente et légère, à moins que ce ne soit une vraie sagesse, qui accepte plus facilement la mort, la sienne et celle de l'autre.
 Ceux qui commencent à devenir vieux, redvenaient jeunes à leur contact. Car en vérité qu'est-ce qu'être vieux ? »



Entretien d'un soldat de la 7A avec les honneurs à la bière du corps

Les tranchées

